



Quelle est la part du maître ? Quelle est la part de l'enfant ?

L'ART A L'ECOLE

Dans notre courrier du 1^{er} février nous avons trouvé deux lettres particulièrement révélatrices de deux attitudes de notre mentalité « primaire ». Voici les documents :

« On peut n'être pas partisan des méthodes traditionnelles, avec tout ce que ce terme peut avoir de méprisant sous la plume d'Elise Freinet, mais de là à traiter de maîtres « ignares » et « incompétents » ceux qui les pratiquent, il devrait y avoir un abîme... Il est regrettable que la modestie et la bienveillance ne soient pas les qualités dominantes de ceux qui pensent être désignés pour répandre et faire connaître ce qu'ils croient être la Beauté..., etc., etc... »

...Il est à la portée du plus ignare et surtout du plus paresseux (des maîtres) d'acheter une douzaine de reproductions d'œuvres de Picasso, Gauguin, Matisse et consorts on en vend en vrac, à 100 francs l'unité, grand format). Il ne s'agit plus que d'en fixer une au tableau, au moyen de quatre punaises, et de prier les enfants dûment munis de boîtes d'épaisse gouaches, de reproduire... le maître n'aura plus qu'à s'esbaudir en s'écriant : « Ça, c'est de l'Art ! » Faire dessiner en respectant les lois de la perspective un prosaïque tabouret qui se tient normalement en équilibre sur ses quatre pattes, exige certainement plus de travail de la part de l'instituteur, mais le résultat « tape moins à l'œil », est plus « indigent »... Il est, d'ailleurs, fort probable, que Dufy, Utrillo, Rouault et tutti quanti aient dessiné des moulins à café et décoré des frises... puisque la Commission d'Art de la C.E.L. n'existait pas pour les préserver de cette calamité... Cela ne les a pas empêché de découvrir l'irrésistible vocation et de se vouer à la plus haute fantaisie.

J'ignore qui est G. Borias, sans doute répondra-t-il à l'article où ses doutes, ses opinions sont durement réfutés. Pour ma part, j'avance timidement que s'il est bon d'encourager les élèves même dans leurs maladresses, il n'est peut-être pas très adroit de décourager en les invectivant les maîtres qui, comme tous les G. Borias de France et de Navarre, et j'en suis, croient encore à la vertu des exercices « précis et gradués » et qui, en tout cas, en nient les effets calamiteux et criminels !...

Je regrette, pour une fois, que ma modeste formation primaire et mes obligations professionnelles ne m'aient pas laissé le loisir

de me familiariser avec la phraséologie et le charabia psycho-artistico-pédagogique qui donnent tant d'éclat à certains articles et... il ne me reste plus qu'à m'excuser de l'indigence de ce propos, révélatrice d'une indigence plus profonde, celle de ceux qui croient que tous les chemins mènent à l'Art (1) l'enfant qui a un tempérament d'Artiste et qu'en fin de compte si la connaissance de l'Art est une nécessité indiscutable, il en existe une infinité de plus impérieuses pour les gosses qui habitent les baraquements de l'usine et de tous les groupements populeux du monde entier... Je crains fort que quoi qu'on puisse dire et faire pour beaucoup d'entre eux la présence instantanée du parapluie qui les abritera de l'inverse, du tabouret où ils pourront reposer leur corps las éveillera en eux une émotion plus réelle que la vue d'une œuvre de Braque ou la lecture d'un poème d'Arthur Rimbaud... N'en déplaît aux éminents « pionniers » de l'Art qui ne devraient pas trop mépriser les tabourets dont les 4 pieds reposent solidement sur le sol ».

Il va sans dire que l'auteur de ces lignes ne pratique pas nos méthodes modernes, on s'en serait douté. Le document 2 est de notre camarade Lagrave (Tchad).

« A l'Ecole Freinet j'ai été mis en contact avec la méthode de libre expression et me suis pénétré de tes idées en matière de dessin. Les enfants m'ayant donné l'audace, j'ai commencé à travailler moi-même, et actuellement, je me trouve en possession d'œuvres très personnelles et qui sont dans la ligne des dessins que tu demandais aux enfants. Je me cantonne dans les personnages (études des indigènes surtout) mais ne prends jamais de modèles directs. Si je m'inspire de la réalité que je cotoie et dans laquelle je vis avec une sincérité totale, je cherche surtout à en rendre le drame (ex. : mes sommeilleux que tu as vus) je la transpose sur le plan pictural pour en faire un fait pictural où la couleur et la ligne s'associent avec leurs moyens propres. La réalité est dans la couleur et le trait avant même que se précise le sujet, car c'est la réalité concrète qui inspire mais c'est la réalité intérieure qui décide. Les corps se déforment, s'allongent, les visages se déséquilibrent, les faces changent de couleur selon qu'ils signi-

(1) Il semble ici que le critique ait sauté une ligne de son brouillon.

fient le drame, la souffrance, la mort de ce peuple noir si tragiquement exploité. C'est là ton enseignement et je me réjouis de pouvoir en tirer profit pour servir la grande cause qui nous est commune...

Dimanche prochain aura lieu à l'école une exposition de dessins. Il y aura les dessins des petits, des moyens, et des grands, des dessins d'adultes, ceux d'indigènes que j'ai formés, les œuvres à moi. Des dessins des petits aux miens je découvre une continuité très apparente. Cette continuité dans le meilleur des cas sera la réponse à nos détracteurs et fera la preuve que nos méthodes de libre expression sont dynamiques et unitaires. Nous devrions ajouter à toutes nos expositions d'enfants des expositions d'œuvres adultes. Pour ma part, je veux bien me dessaisir de quelques-unes de mes toiles. Une après-midi par semaine, je réunis les 3 classes dans la plus grande. Chaque élève des plus petits aux plus grands, présente sa réussite de la semaine; l'un lit un texte, l'autre montre une peinture, un autre une poterie cuite, un dernier fait une conférence; on critique, on applaudit, on rit, on félicite. Puis c'est au tour des moniteurs et de moi-même de présenter notre meilleure œuvre de la semaine. Un moniteur lit la conférence qu'il a l'intention de lire au cercle culturel. Il présente l'un de mes tableaux, ainsi l'enfant se pénètre de cette idée que le travail culturel ne s'arrête pas après l'école mais peut et doit se continuer dans la vie, au cours de la vie entière.

...Je ne puis, de si loin, participer à la Maison de l'Enfant de Rouen. Mais ici-même j'organise une manifestation dotée de prix et appelée à avoir un certain retentissement dans notre population noire. Le concours que j'organise demande aux participants de décorer une pièce de leur maison avec toute la fantaisie personnelle qui leur agréé. Au jour fixé, le jury passera d'une maison à l'autre pour examiner, juger, récompenser. Ainsi, comme tu le dis, l'Art à l'École doit devenir l'Art dans la vie. Pour que notre enseignement soit une base de vraie culture, il faut lui donner un sens qui vivifie la vie de tous les jours. J'ai compris cela et je suis sauvé...

.....

Et, pour terminer, voici la lettre que notre camarade Lagrave a adressée à G Borias pour lui exposer sa simple et loyale expérience, celle qui fait de lui un artiste :

« Cher Monsieur. ... J'ai subi depuis la Maternelle jusqu'à l'École Normale, des leçons de dessin selon vos méthodes. J'ai fait le chapeau du directeur posé sur une chaise, des frises d'escargots, des carrés ornés de feuilles de lierre et, à 25 ans, je me suis trouvé un piètre dessinateur, sans courage

pour continuer l'apprentissage reçu sur les bancs de l'école et son utilisation dans la vie. Je ne pouvais évidemment pas décorer la maison de la famille que je venais de fonder avec les chapeaux de mes anciens directeurs. C'est à ce moment-là que je suis allé passer un an à l'École Freinet de Vence comme instituteur. J'y ai vu de très près appliquer la méthode d'Elise Freinet de dessin libre, j'ai vu des classes de dessin un peu plus vivantes que celles que j'avais connues jusqu'alors, des réussites plus nombreuses (je dois vous dire que c'était moi qui, à l'E.N., faisais les dessins de mes camarades). J'y ai vu avec quelle audace les enfants réalisaient leurs œuvres; audace que quelques années de dessin traditionnel avaient suffi à dégonfler en moi. L'année d'après, j'étais nommé professeur à tout faire dans la classe de 6^e du collège de Douala (Cameroun) où j'avais une trentaine d'Africains. Evidemment, je mis en application les principes du dessin libre. Nous sommes arrivés à réaliser des œuvres qui avaient quelque mérite. Certes, elles n'étaient pas prisées par Mme la Directrice, qui aurait préféré que l'on reproduise son chapeau ou son sac à main, mais elles décoraient la classe et elles nous plaisaient à nous, maîtres et élèves. Chaque séance de dessin était attendue avec impatience.

Mon histoire ne s'arrête pas là. Au contact de l'audace des enfants, voilà la mienne qui se « regonfle ». Et un jour, je me lance Ça y est, j'ai « franchi le cap des 11-12 ans ». Un peu tard, bien sûr, je ne fais pas des merveilles, mais je décore ma maison et cette décoration plaît à ma femme et à moi-même. Comme les enfants, je fais des nègres qui portent des autruches impossibles, des singes aux yeux bleus. Et puis, vous le savez bien, une première réussite en appelle une deuxième, une troisième.

Et cette année, je peins à l'huile et sur toile et toujours avec la méthode du dessin libre que l'on apprend à la maternelle... Mais, j'y pense, Chagall, Picasso, Léger, Lurçat, Renault, Braque ne peignent-ils pas avec la même ? Quand donc passeront-ils le fameux cap des 11-12 ans ?

Je finis d'ironiser sur une histoire qui est pourtant authentique. A travers votre article, je vous ai imaginé comme le symbole de tous les professeurs de dessin que j'ai connus, qui étaient de bien braves hommes mais manquaient d'audace et d'enthousiasme malgré les années passées aux Beaux-Arts et je n'ai pas su résister à l'envie de venir leur dire ce que je pensais d'eux.

.....

Après ces documents comparés, tout commentaire serait superflu.
(à suivre.)

E. F.